

CŒUR DE PÈRE



I
M. Lacconais. — Diable ! C'est qu'il pleut à mort. Comment protéger cet enfant de la pluie, porter tous mes paquets et mon parapluie ? ...

un conseil à Votre excellence. Prenez un invalide aveugle.

— Oh ! oh ! s'écria l'Anglais plus émerveillé encore du second conseil que du premier ; moi, bien vouloir le invalide aveugle. Voilà deux piastres pour avoir trouvé le invalide aveugle.

— Alors, sortons ; j'irai chercher l'invalide aveugle, et vous renverrez l'invalide sourd, en le payant, bien entendu.

— Je paierai le invalide sourd.

L'Anglais renfonça son crayon dans son album, et son album dans sa poche ; puis, sortant de la maison de Salluste, il fit semblant de s'arrêter devant un mur pour lire les inscriptions à la sanguine qui y sont tracées. Pendant ce temps, le lazaronne courait au corps de garde et en ramenait un invalide aveugle conduit par un caniche noir. L'Anglais donna deux carlins à l'invalide sourd et le renvoya.

L'Anglais voulait rentrer à l'instant même dans la maison du poète pour continuer son dessin ; mais le lazaronne obtint de lui que, pour dérouter les soupçons, il ferait un petit détour. L'invalide aveugle marcha devant et l'on continua la visite.

Le chien de l'invalide connaissait son Pompéi sur le bout de la patte ; c'était un gaillard qui en savait, en antiquités, plus que beaucoup des membres des Inscriptions et Belles-Lettres. Il conduisit donc notre voyageur de la Louati quo du forgeron à la maison de Fortunata, et de la maison de Fortunata au four public.

Ceux qui ont vu Pompéi savent que ce four public porte une singulière enseigne, modelée en terre cuite, peinte en vermillon, et au-dessous de laquelle sont écrits ces trois mots : *Hic habitat felicitas*.

— Oh ! oh ! s'écria l'Anglais, les maisons être numérotées à Pompéi ! Voilà le numéro 1.

Puis il ajouta, tout bas, au lazaronne :

— Moi vouloir peindre le numéro 1 pour faire rire un peu milady.

— Faites, dit le lazaronne ; pendant ce temps, j'amuserai le invalide.

Et le lazaronne alla causer avec l'invalide tandis que l'Anglais faisait son croquis.

Le croquis fut fait en quelques minutes.

— Moi, très content, dit l'Anglais ; mais moi, vouloir retourner à la maison du poète.

— Castor ! dit l'invalide à son chien ; Castor, à la maison du poète !

Et castor revint sur ses pas et entra tout droit chez Salluste.

Le lazaronne se remit à causer avec l'invalide, et l'Anglais acheva son dessin.

— Oh ! moi, très content ! très content ! dit l'Anglais ; mais moi, vouloir en faire d'autres.

— Alors, continuons, dit le lazaronne.

Comme on le comprend bien, l'occasion ne manqua pas à l'Anglais d'augmenter sa collection de drôleries ; les anciens avaient, à cet endroit, l'imagination fort vagabonde. En moins de deux heures, il se trouva avoir un album respectable.

— Oh ! dit l'Anglais, moi, vouloir cette copie.

— C'est défendu.

— Oh ! moi, je paierai.

— C'est défendu, même en payant.

— Oh ! je paierai le double, le triple, le quadruple.

— Je vous dis que c'est défendu ! défendu ! défendu ! entendez-vous !

— Moi, vouloir absolument dessiner cette petite bêtise pour faire rire milady.

— Alors, l'invalide mettre vous au corps de garde.

— L'Anglais être libre de dessiner ce qu'il veut.

Et l'Anglais se remit à dessiner, l'invalide s'approcha d'un air inexorable.

— Pardon, Excellence, dit le lazaronne.

— Parle à moi.

— Voulez-vous absolument dessiner cette fresque ?

— Je le veux.

— Et d'autres encore ?

— Oui, et d'autres encore ; moi,

vouloir dessiner toutes les fresques.

— Alors,

dit le lazaronne, laissez-moi déguer

—



II
... Ah ! ... Je tiens la solution. Sauter sur ce baril, Alfred ! ... mets les pieds sur le manche de mon parapluie ... très bien ... tiens-toi après le manche ... ça y est ... enlevé ! ...

Sur ces entrefaites, on arriva à une fouille : c'était, à ce qu'il paraît, la maison d'un fort riche particulier, car on en tirait une multitude de statuettes, de bronzes, de curiosités plus précieuses les unes que les autres, que l'on portait au fût dans une maison à côté. L'Anglais entra dans ce musée improvisé et s'arrêta devant une petite statue de satyre haute de six poaces et qui avait toutes les qualités nécessaires pour attirer son attention.

— Oh ! dit l'Anglais, moi, vouloir acheter cette petite statue.

— Le roi de Naples pas vouloir la vendre, répondit le lazaronne.

— Moi je paierai ce qu'on voudra, pour faire rire un peu milady.

— Je vous dis qu'elle n'est point à vendre.

— Moi la paierai le double, le triple, le quadruple.

— Pardon, Excellence, dit le lazaronne en changeant de ton, je vous ai déjà donné deux conseils, vous vous en êtes bien trouvé ; voulez-vous que je vous en donne un troisième ? Eh bien, n'achetez point la statue, volez là.

— Oh ! toi, avoir raison. Avec ça, nous avoir l'invalide aveugle. Oh ! oh ! oh ! ce être très original.

— Oui ; mais avoir Castor, qui a deux bons yeux et seize bonnes dents, et qui, si vous y touchez seulement du bout du doigt, vous sautera à la gorge.

— Moi, donner une boulette à Castor.

— Fa-tas mieux : prenez un invalide boiteux. Comme vous avez à peu près tout vu, vous mettrez la statuette dans votre poche et nous nous sauverons. Il criera ; mais nous aurons des jambes, et il n'en aura pas.

— Oh ! s'écria l'Anglais, encore plus émerveillé du troisième conseil que du second, moi, bien vouloir le invalide boiteux ; voilà trois piastres pour toi avoir trouvé le invalide boiteux.

Et, pour ne point donner de soupçons à l'invalide aveugle et surtout à Castor, l'Anglais sortit et fit semblant de regarder une fontaine en coquillages d'un rococo mirotolant, tandis que le lazaronne était allé chercher le nouveau guide.

Un quart d'heure après, il revint accompagné d'un invalide qui avait deux jantes de bois ; il savait que l'Anglais ne marchandait pas, et il ramenait ce qu'il avait trouvé de mieux dans ce genre.

On donna trois carlins à l'invalide aveugle, deux pour lui, un pour Castor, et on les renvoya tous les deux.

Il ne restait à voir que les théâtres, le Forum nundinarium et le temple d'Isis ; l'Anglais et le lazaronne visitèrent ces trois antiquités avec la vénération convenable ; puis l'Anglais, du ton le plus dégagé qu'il put prendre, demanda à voir encore une fois le produit des fouilles de la maison qu'on venait de découvrir ; l'invalide, sans défiance aucune, ramena l'Anglais au petit musée.

Tous trois entrèrent dans la chambre où les curiosités étaient étalées sur des planches clouées contre la muraille.

Tandis que l'Anglais, allait, tournait, virait, revenant, sans avoir l'air d'y toucher, à sa statuette, le lazaronne s'amusa à tendre à la hauteur de deux pieds un corde devant la porte. Quand la corde fut bien assurée,

il fit signe à l'Anglais ; l'Anglais mit la statuette dans sa poche, et, pendant que l'invalide chahiné le regardait faire, il sauta par dessus la corde, et, précédé du lazaronne, il se sauva à toutes jambes par la porte de Stabie, se trouva sur la route de Salerne, rencontra un corricolo qui retournait à Naples, sauta dedans et rejoignit sa calèche qui l'attendait à la via dei Sepolcri. Deux heures après avoir quitté Pompéi, il était à Torre-del-Greco, et une après avoir quitté Torre-del-Greco, il était à Naples.

Quand à l'invalide, il avait d'abord essayé d'enjamber la corde ; mais le lazaronne avait établi sa barrière à une hauteur qui ne permettait à aucune jambe de bois de la franchir ; l'invalide avait alors tenté de la dénouer ; mais le lazaronne avait été pêcheur dans ses moments perdus et savait faire ce fameux nœud à la marinière qui



III
... Pour une fameuse idée d'en est une ! Le petit est abrité comme à la maison. Oui, mais aussi on s'appelle monsieur Lacconais !